



SOCIÉTÉ DU ROMAN POLICIER DE SAINT-PACÔME
PRIX DE LA RIVIÈRE OUELLE 2012
NOUVELLES POLICIÈRES CATÉGORIE SENIOR

1^{er} PRIX

LE MYSTÈRE
DU CAFÉ
AU NOM
ORIGINAL

JEAN-FRANÇOIS LALIBERTÉ
LA PRAIRIE

L'ENTREVUE

— Saumon? Vous avez dit saumon?

- C'est exact capitaine. Il s'agit du café Le Saumon Voyageur sur la rue Saint-Laurent, près du Quartier Latin. Si l'on se fie à l'information qui nous provient du Service de police de la Ville de Montréal, il y aurait eu un meurtre il y a à peine une heure.
- Le Saumon Voyageur... Connais pas ça. Plutôt bizarre comme nom pour un café.
- En effet capitaine. C'est un café plutôt populaire auprès des universitaires et des cégépiens du coin.
- Vous me dites qu'il y a eu un meurtre... Ce n'est pourtant pas notre juridiction, mais bien celle de la Ville de Montréal. Qu'avons-nous à voir là-dedans? Mais s'ils veulent utiliser notre labo, on peut toujours s'arranger.

Le sergent dans la jeune trentaine s'agita, mal à l'aise, avant de rétorquer :

- Ils nous demandent s'ils peuvent emprunter Flamel et son expertise...

Un silence de quelques secondes tomba dans le bureau du capitaine.

- HA! HA! HA! S'esclaffa le capitaine d'un gros rire gras. Il enchaîna : Ça, c'est la meilleure! Ils apprennent que nous travaillons avec le fameux Joseph Flamel et au moindre cas complexe, ils veulent nous « l'emprunter ».

Philippe Pèlerin, le jeune sergent, surpris de l'élan de bonne humeur de son patron mais pressentant la suite des choses, se renfrogna dans le silence. Son patron, le capitaine Martin Tremblay continua :

- S'ils veulent que Flamel résolve leur mystère... Eh bien, qu'il en soit ainsi. Ha! Ils me devront toute une faveur et c'est TRÈS bien comme ça. Vous, sergent Pèlerin, vous lui servirez de guide comme à votre... habitude. Et qu'il ne lui arrive rien. Il nous est très précieux.

Le capitaine Tremblay le congédia du revers de la main. Avant de quitter le bureau de son supérieur, Philippe, les dents serrées, lui répondit :

- C'est comme vous voudrez, capitaine.

Philippe ne desserra la mâchoire qu'une fois sorti du grand quartier général de la police provinciale. Il soupira, résigné, et prit son téléphone cellulaire. En composant le numéro du célèbre détective français, il ressassa les faits qui l'avaient mené jusqu'ici. En toute honnêteté, il n'avait rien contre Joseph Flamel. On pourrait même dire qu'il appréciait le vieil homme dans la fin soixantaine, surtout sa vivacité d'esprit et sa bonne humeur. Reconnu pour ses maladresses physiques et sociales, Flamel avait tendance à rendre les situations parfois... cocasses. Cependant, jamais il n'oserait le lui dire. Philippe s'était juré de ne rien laisser transparaître de ses émotions et de rester professionnel. La raison principale était que Joseph Flamel était son beau-père, le grand-père de son fils Nicolas.

Philippe le rencontra pour la première fois quelques heures après que Maria ait donné naissance à leur fils. Elle ne lui avait que très peu parlé de son célèbre père auparavant. Il travaillait pour Interpol et se promenait partout dans le monde... C'était à peu près tout. Imaginez la surprise des deux nouveaux parents crevés et émerveillés par l'événement heureux qui venait de se produire, lorsque de nulle part, sans avertissement et à une heure inopportune, arriva ce petit monsieur au sourire candide qui se présenta en toute humilité et qui demanda de prendre dans ses bras son petit-fils tout mauve encore de naissance.

Le problème ne fut pas l'étrangeté de la situation, ni le fait qu'il mentionna son désir de rester au Québec pour être près de son petit-fils et de sa fille. La complication résidait dans la réaction des patrons des forces de l'ordre de la province et du pays. Ils apprirent la présence de Flamel d'une quelconque façon et se mirent presque à ses pieds. C'était un agent d'Interpol de très grande renommée. Aux dires de ses patrons, un des plus fins limiers de la planète. Ils lui offrirent l'opportunité de travailler avec eux.

Malheureusement pour Philippe, qui venait d'obtenir le grade de sergent et qui désirait atteindre celui d'enquêteur, Joseph Flamel accepta de les aider à la condition que son gendre, lui, travaille en sa compagnie. Il désirait son aide afin de comprendre les subtilités de la culture et de la géographie du Québec et du Canada. En d'autres mots, Philippe devenait le chauffeur privé de son beau-père. Ses supérieurs acceptèrent avec joie. Ils imposèrent cette tâche à Philippe en le sermonnant afin qu'il comprenne l'importance de cette responsabilité. Responsabilité qui propulsait son rêve de devenir enquêteur de quelques années dans le futur.

Joseph Flamel répondit enfin à l'appel :

- Bonjour Philippe, comment s'est passée l'entrevue avec ton supérieur?

- Exactement comme vous m'aviez dit que ça allait se passer... Vous pouvez me dire comment vous vous y prenez pour deviner tout ça?

Le ton de Flamel trahissait son sourire :

- L'expérience, jeune homme... et un brin d'intuition!
- Ah! Vous pouvez confirmer au chef de police de Montréal que vous avez l'accord de la SQ pour enquêter sur ce meurtre au café Le Saumon Voyageur.

Flamel conclut avant de raccrocher :

- À l'instant! Et quel nom original pour un café, tu devras m'expliquer. Je t'attends à la maison.

Philippe soupira de nouveau en démarrant la voiture.



LE SAUMON VOYAGEUR

Il y avait un attroupement autour du café. Intrigués par les policiers en uniforme qui bloquaient l'entrée du restaurant, s'étaient amassés quelques artistes mais surtout des étudiants en quête d'un lieu où se réchauffer avec un bon café. Philippe, qui tentait de traverser la foule, dut montrer son badge aux curieux pour se frayer un chemin. Flamel le suivait de près pour ne pas se faire absorber par la foule. Philippe tenta de répondre à l'interrogation de son beau-père sur l'origine du nom du café en pointant la fresque peinte à la main qui couvrait l'entièreté de la façade de l'édifice de trois étages. L'on pouvait y voir un immense saumon peinturé avec talent. Il était en plein saut et remontait une cascade d'eau.

Flamel initia la conversation :

- Je crois comprendre d'où cet emplacement tient son nom. Tout simplement magnifique!

Philippe, prenant malgré tout son rôle de guide au sérieux, raconta :

- Cette fresque est l'œuvre du fondateur du café en 1920, Gaston Beaulieu. Comme vous le devinez sûrement, il était fêru de pêche au saumon... et de peinture. Le saumon, un poisson d'eau salée, a cette particularité de revenir frayer dans la rivière qui l'a vu naître, d'où le concept de voyageur. À l'époque, Gaston Beaulieu était perçu comme un original de peindre le mur de son établissement

de la sorte. Mais peut-être était-il plutôt visionnaire, qui sait? Depuis, comme vous pouvez le constater, les étudiants des collèges et universités environnantes ainsi que les artistes du quartier ont adopté l'endroit. À l'époque, j'y venais moi-même assez souvent pour étudier. Ils font un excellent café.

Arrivés devant les policiers qui gardaient la porte sur la terrasse avant, Philippe dut une fois de plus utiliser son badge et ils eurent enfin accès au bistro Le Saumon Voyageur. Joseph Flamel fut saisi par la qualité des lieux. Sa première impression fut qu'il régnait à cet endroit une atmosphère jeune et moderne qui... inspirait tout simplement. Même si le restaurant était vide de sa clientèle habituelle et rempli de policiers, en un coup d'œil il comprit l'intérêt des jeunes pour cet endroit. En effet, Le Saumon Voyageur était un établissement construit presque sans murs et par paliers. Il y en avait quatre qui étaient aménagés d'une quarantaine de tables, agencées seules ou par groupes de deux ou trois. Le comptoir-caisse et les cuisines étaient tout près de l'entrée. Les quelques murs étaient ornés de peintures abstraites et colorées. L'on avait l'impression de se retrouver dans une galerie d'art empreinte de dynamisme.

Ils furent accueillis par une équipe de détectives : une femme gigantesque d'une quarantaine d'années, aux traits durs, accompagnée d'un homme à la fine moustache d'au moins dix ans son cadet. Philippe se présenta :

- Sergent Philippe Pèlerin de la SQ, accompagné de Joseph Flamel... conseiller spécial. Vos dirigeants ont requis le support de monsieur Flamel pour cette enquête.

Joseph Flamel, tendit la main vers les deux policiers :

- Enchanté, détectives. Très content de mettre mes capacités à votre service afin de résoudre ce crime!

Cette réponse ne parut pas plaire à la femme qui serra les poings et lança un regard lourd de reproche à leur intention. Les lèvres tendues de la détective devinrent blanches et les commissures de ses lèvres pointèrent vers le bas. Elle ignora la main tendue de Flamel et enchaîna d'un ton sec :

- J'en doute beaucoup, Monsieur Flamel. Ce n'est qu'une affaire comme une autre et nous sommes entièrement capables de nous en occu...

Un toussotement de son compagnon la fit taire et elle prit une profonde inspiration. Elle se détendit un peu. L'homme à la moustache prit alors la parole sur un ton plus jovial :



– Bonjour messieurs, je me présente, lieutenant Dominic Bienvenue. Je vous prie d'excuser les manières directes de ma collègue, la détective Julie Bessette. C'est qu'il s'agit de notre affaire et nous ne voyons pas ce que vous pouvez y apporter de plus. Soyons francs, votre présence nous a été imposée et ça ne fait pas notre affaire du tout.

Philippe allait répondre, mais Flamel, un sourire taquin aux lèvres, fut plus rapide que lui et, tapotant l'épaule de la détective Bessette d'une manière amicale, lui expliqua :

– Nous comprenons votre situation et ne vous inquiétez pas. Nous ne vous dérangerons pas du tout, nous sommes ici seulement pour vous offrir notre assistance. Maintenant, pouvez-vous nous indiquer où se trouve la victime?

La petite marque affective de Joseph Flamel à l'endroit de la détective qui était deux fois plus imposante que lui n'aviva aucunement sa sympathie. Au contraire, si un regard avait le pouvoir de tuer, le petit Français aurait été réduit en bouillie fumante. Philippe, sentant la situation devenir critique, orienta la discussion :

– Détective Bessette, pourriez-vous nous présenter l'état de la situation et ce que l'on connaît de la victime?

Le regard enragé de la détective mit du temps à se décrocher du vieil homme et lorsqu'elle regarda Philippe, son professionnalisme lui revint et elle enchaîna avec ce qu'ils avaient appris de la situation :

– La victime s'appelle Victor Sanschagrin. Il s'agit d'un homme dans la jeune cinquantaine. Il est professeur de littérature à l'université voisine et écrivain. Il était assis à une table sur le premier palier et est décédé en buvant son café. Il ne semble pas y avoir eu de signe de lutte ou encore de blessures corporelles apparentes. Il est mort alors que le café était bondé de clients.

En embrassant d'un regard l'ensemble de l'établissement, Joseph Flamel demanda :

– Quelque chose que j'aurais lu?

La détective bouillait. Tout le monde vit, sauf Flamel qui n'y portait pas attention, la colère lui rougir les oreilles. Elle répondit sèchement :

– Pardon! Mais de quoi parlez-vous?

– Des livres qu'il a écrits! Ne venez-vous pas juste de mentionner qu'il était écrivain? Son nom ne me dit rien, et si nous connaissions ce qu'il écrivait, cela nous donnerait de précieux renseignements sur le genre de personne qu'il était... Vous comprenez?

La géante s'approcha dangereusement du minuscule détective.

– Je n'ai AUCUNE idée du genre de livres que ce professeur de littérature écrivait. Et si vous m'interrompez encore une fois, je vous fous mon poing...

D'un commun accord, Philippe Pèlerin et Dominic Bienvenue les écartèrent l'un de l'autre. Philippe réprimanda son beau-père :

– Flamel! Arrêtez un peu de la faire chier. Elle est tellement enragée qu'elle va vous arracher la tête et je ne pourrai rien faire pour l'en empêcher.

Le vieil homme, penaud, ne comprenait rien à la situation :

– Mais qu'ai-je dit qui la bouleverse tant? J'essayais seulement d'en savoir plus sur la victime.

– Je comprends, mais s'il vous plaît, faites un effort pour ne plus la bouleverser.

Avec un soupir, Joseph Flamel conclut :

– D'accord mon petit Philippe, je vais faire ce que je peux.

Ils se retournèrent alors et réalisèrent qu'une discussion semblable à la leur venait de prendre fin entre la détective Bessette et le lieutenant Bienvenue. La femme semblait s'être calmée.

Afin de détendre l'atmosphère, Philippe questionna les détectives :

– Êtes-vous bien certain qu'il s'agit d'un meurtre? Pourquoi ne serait-il simplement pas décédé de causes naturelles comme un arrêt cardiaque ou un ACV?

Joseph Flamel regarda Philippe, qui lui fit un signe de tête approbateur avant qu'il intervienne. Il choisit ses mots avec soin :

– Vous devez sûrement suspecter quelque chose, sinon vos supérieurs n'auraient pas fait appel à notre expertise dans ce dossier.

La femme détective hésita avant de se racler la gorge :

– C'est que les habitués du coin nous ont mentionné avoir vu un individu suspect quitter les lieux rapidement. Comme vous le remarquerez, il a causé toute une commotion au premier. Il a même brutalisé la serveuse en descendant les marches quatre à quatre. Enfin, nous soupçonnons un empoisonnement. Vous comprendrez en le voyant. Nous n'avons rien touché et... vous attendions avant de laisser à l'équipe technique le soin de scruter à la loupe les lieux du crime.

Intrigués, Joseph Flamel et Philippe s'échangèrent un regard perplexe. Flamel invita les deux détectives à les mener à la victime :

- Vous avez maintenant toute notre attention. Si vous aviez l'amabilité de nous indiquer précisément l'endroit où a eu lieu le crime, il nous fera plaisir de vous aider.



V I C T O R S A N S C H A G R I N

Alors qu'ils montaient les marches pour accéder au premier palier, le corps de la victime, toujours assis, leur tournait le dos. Pour l'atteindre, ils durent éviter tout un dégât. Une table était renversée sur le côté, de la vaisselle cassée et des ustensiles jonchaient le plancher devant la dernière marche. Il y avait des miettes de croissant partout et une grande quantité de liquide brunâtre, du café sûrement, était répandue en flaque sur le plancher. Une des deux chaises de la table semblait avoir été propulsée contre un des murs du restaurant.

Philippe pointa la casse :

- Le grabuge causé par la fuite du suspect? Il devait être sacrément pressé et confus pour renverser une table occupée par deux personnes.
- Effectivement, en même temps que la serveuse qui montait les marches, lui répondit la détective Bessette.

Flamel demanda :

- A-t-elle été gravement blessée?

Le lieutenant Bessette lui répondit :

- Heureusement non. Elle va avoir quelques ecchymoses, mais elle s'en tirera. Des ambulanciers sont avec elle pour l'instant. Nous pourrons lui poser nos questions aussitôt qu'ils nous donneront le feu vert. C'est elle qui a vu le meurtrier de plus près.

Le visage de Philippe s'illumina :

- Ah! Mais c'est génial! Cette affaire sera bouclée en très peu de temps! Pour votre plus grand bonheur détective Bessette, nous ne resterons pas longtemps dans vos pattes.

Soulagée, cette dernière enchaîna, un sourire de satisfaction se dessinant sur ses lèvres :

- C'est ce que nous pensons aussi. Alors vous comprenez notre désarroi lorsqu'on s'est fait imposer votre présence. Si nous mettons le grappin sur le misérable qui a fait ça, cette affaire sera réglée dans la soirée.

Son sourire mourut lorsque Joseph Flamel, qui avait fait un effort visible pour ne pas interrompre la détective, leur mentionna en pointant le mobilier renversé :

- Je ne suis pas si certain que votre suspect soit le meurtrier. Ça me semble toute une pagaille pour quelqu'un qui tente de disparaître d'un endroit où il vient de commettre un crime. Personnellement, j'aurais opté pour sortir inaperçu du café. À foutre le bordel de la sorte, on s'assure que quelqu'un va nous reconnaître. S'il était discrètement sorti avec le sang-froid d'un assassin, personne ne l'aurait vraiment remarqué. J'ai donc des doutes sur votre supposition. J'aimerais toutefois pouvoir lui parler, à cet homme mystérieux.

Les trois interlocuteurs de Flamel avaient le même visage dépité suite au commentaire et un silence tomba sur le groupe. Le détective français ne sembla pas plus s'en rendre compte que du reste et se dirigea vers la victime, suivi de Philippe.

Le jeune sergent tendit des gants au vieux détective qui les enfila distraitemment en regardant le cadavre. Philippe en enfila aussi une paire et le rejoignit. Il eut un hoquet de dégoût lorsqu'il découvrit le cadavre qui leur tournait le dos quelques secondes auparavant.

L'homme était vêtu avec l'habit typique d'un professeur d'une grande université américaine. Pantalon de tweed gris de grande marque, une chemise blanche et une cravate noire sous un gilet sans manches de laine de la même couleur. Sur ses épaules reposait un veston du même gris que les pantalons, les coudes recouverts de cuir. Philippe trouvait qu'il ressemblait un peu trop au portrait classique de l'intellectuel. Effet sûrement recherché par l'homme qui gisait affalé sur la chaise devant eux. Sa tête, qui reposait sur sa poitrine, arborait un élégant chapeau de feutre noir qui cachait ses traits.

Philippe sursauta lorsque Joseph Flamel releva délicatement la tête de la victime. Son visage et ses mains, les seules parties du corps visibles, faisaient peur à voir. Elles avaient perdu toute couleur et avaient pris une teinte grisâtre et desséchée comme du parchemin. Ses yeux injectés de sang étaient ouverts et fixaient le vide. Une émulsion, elle aussi grisâtre, coulait de lèvres tellement pâles qu'elles semblaient effacées du visage.

Joseph Flamel, avec un calme professionnel, décrivit à voix haute la situation :



- À première vue, remarquez l'étrange pâleur des lèvres, du visage et des mains.

Le vieux détective ouvrit la bouche de Victor Sanschagrin et regarda à l'intérieur :

- Sa langue est elle aussi de la même teinte de gris.

Il prit alors quelques instants pour tâter la victime dans le cou et regarda ensuite sa montre. Il enchaîna :

- Son corps est encore chaud. Je suspecte donc que la victime est décédée depuis moins de trois heures. La chaleur du corps contraste trop avec la couleur des extrémités pour indiquer la raideur cadavérique habituelle. L'hypothèse de l'empoisonnement semble très probable en effet. Nous en saurons plus après l'autopsie du médecin légiste.

Son attention se porta alors sur le contenu de la table devant la victime :

- Voici donc le dernier repas de monsieur Sanschagrin : quelques miettes d'un sandwich et quatre cafés. Ça fait beaucoup de breuvages pour deux personnes.

Il prit alors l'assiette qui contenait les restes du sandwich. Il les renifla et reposa l'assiette :

- À la dinde. Aucune odeur suspecte.

Il se pencha alors au-dessus des cafés :

- Quatre tasses identiques. Trois avec du lait et un seul noir... Étrange.

Avant que quiconque puisse l'en empêcher, il porta alors une des tasses avec du lait à ses lèvres. Il en but une toute petite gorgée et l'analysa :

- Café arabica noir de qualité moyenne. Tout à fait normal.

Alors qu'il prenait une seconde tasse et qu'il s'apprêtait à en goûter le contenu, la détective Bessette tenta de le retenir :

- Vous êtes bien certain de vouloir boire un café qui est sûrement empoisonné?

Philippe, habitué aux manières de travailler de Joseph Flamel, intervint avec une inquiétude grandissante qu'il tenta, sans grand succès, de cacher :

- Ne vous inquiétez pas. Joseph Flamel a l'habitude de ce genre de situation et aime trop son petit-fils pour tenter quoi que ce soit qui mettrait en péril sa vie. N'est-ce pas Joseph?

Flamel leur offrit un sourire d'une grande chaleur. Il avait remarqué l'utilisation de son prénom par son gendre, signe réel de son inquiétude pour sa santé. Il conclut avant de boire une petite gorgée du café :

- Soyez sans crainte Philippe, Nicolas pourra jouer avec son grand-père encore très longtemps.

Une grimace terrible traversa son visage pendant un instant et il recracha le contenu par terre en toussant. Les trois autres s'empressèrent de venir à son aide. Il les repoussa de la main et reprit son souffle.

- Que ce café est mauvais! Il contient beaucoup trop de sucre et de crème pour n'importe qui sain d'esprit. C'est du gaspillage d'un bon café colombien de première qualité. Quel triste individu peut apprécier masquer un si bon produit de cette manière. Cela en dit long sur sa personnalité.

Ses trois compagnons furent à la fois soulagés de voir que tout allait bien pour lui et irrités de s'être fait autant de souci pour une question de goût. La santé du petit homme primant sur leur ego blessé, ils reprirent chacun leur place sans dire un mot. Flamel ne réalisa pas l'effet qu'il venait de produire sur ses collègues et continua son analyse. Il goûta au troisième café et son visage s'illumina :

- Ah! Quelqu'un avec plus de goût cette fois. Un très bon café au lait italien. J'apprécie déjà cette personne.

Perplexe, le lieutenant demanda :

- Et s'il s'agit du café du meurtrier?

Joseph Flamel réfléchit quelques secondes avant d'ajouter :

- Eh bien, j'apprécie ses goûts en matière de café. C'est une femme de grande classe qui mérite le respect... Et d'aller en prison si elle est la meurtrière, bien évidemment.

Dominic, stupéfié, lui demanda :

- Une femme? Comment pouvez-vous en être certain?

Joseph Flamel leur tendit la tasse en pointant à l'intérieur. Elle était marquée à une seule place avec du rouge à lèvres. Lorsque ses trois partenaires eurent déduit la même chose que lui, il déposa la tasse sur la table et conclut :

– Elle a mouillé ses lèvres toujours au même endroit. De la grande classe comme je vous disais.

Il regarda alors la seule tasse qu'il n'avait pas encore touchée, la prit dans ses mains et l'étudia attentivement. Il la renifla et fit une moue de dédain :

– Encore un café trop sucré. Celui de la victime sans aucun doute.

Il trempa alors très légèrement ses lèvres dans le liquide devenu froid et son visage devint blanc comme un drap. Il secoua très rapidement la tête comme pour s'enlever un mauvais goût de la bouche :

– Vraiment trop sucré. Il y a un très faible arrière-goût que tente de masquer tout ce sucre. Le poison très certainement.

Il tendit alors la tasse à la détective Bessette :

– Pourriez-vous en faire analyser le contenu s'il vous plaît? Je crois que le médecin légiste, avec le corps et le contenu de ce café douteux, aura tous les éléments pour nous faire un rapport détaillé sur les causes du décès.

Il se retourna alors vers Philippe :

– Jeune homme, j'aimerais connaître ce que votre intuition et votre sens de la déduction vous dictent sur les événements qui ont eu lieu ici?

Quelque peu gêné par la question, le sergent prit quelques secondes pour réfléchir avant de répondre. Il fit le tour de la scène du crime en tentant d'interpréter ce qui s'était probablement passé. Satisfait, il commença :

– Ils étaient trois assis à discuter : la victime, une femme et l'homme qui a pris la fuite bruyamment. Alors que la victime et l'un d'entre eux sont concentrés sur leur échange, le meurtrier, qui doit très bien connaître les habitudes quotidiennes de la victime, glisse subtilement un poison dans le breuvage trop sucré qui en masque le goût. Le poison doit prendre un certain temps à agir et une fois que la victime est décédée, les deux disparaissent chacun par leurs propres moyens. La femme discrètement, car personne ne l'a remarquée et l'homme en causant tout un gâchis.

Joseph Flamel considéra les propos de son gendre :

– Intéressant! Donc, selon vous, ce serait la femme qui aurait empoisonné la victime?

– Je n'ai pas dit ça. Nous ne possédons pas assez d'indices pour ne suggérer que des scénarios probables. Le grabuge peut aussi être une

très bonne diversion. Ils sont peut-être complices? Toutes les options restent ouvertes.

– Exact, mon ami. Toutes les options restent ouvertes! Mais votre hypothèse du déroulement des événements repose sur une supposition qui demande à être vérifiée...

Honteux de sa conclusion hâtive, le rouge monta au visage de Philippe. Joseph Flamel ajouta en levant un doigt vers le ciel :

– Ils étaient trois en effet, mais étaient-ils tous ensemble autour de la table au même moment? Ou plutôt l'un après l'autre? La serveuse saura nous éclairer sur ce point. Maintenant Philippe, veuillez s'il vous plaît prendre le portefeuille et le téléphone cellulaire de la victime qui se trouvent dans la poche intérieure gauche de son veston. Nous avons besoin de mieux le connaître.

Surprise, la détective Bessette, qui était restée silencieuse tout ce temps, l'interpella :

– Mais comment connaissez-vous l'endroit où se trouve son portefeuille? Vous n'avez pas touché à son veston.

Flamel ne répondit pas et Philippe obtempéra en reprenant une couleur normale. Il ajouta à l'attention de la détective tout en fouillant la dépouille de la victime :

– Personne ne le sait vraiment. Il dit toujours que c'est une question de déduction et d'intuition. J'ajouterais : un soupçon de chance.

À ces derniers mots, Joseph Flamel sourit mystérieusement. Naturellement, les effets personnels de la victime étaient là où le vieux Français l'avait suggéré. Philippe lui remit le portefeuille et garda le téléphone. Joseph Flamel conclut :

– Détectives, cette scène de crime nous a appris tout ce qu'elle avait à nous transmettre. Voyons maintenant ce que cette jeune personne, qui a été bousculée dans les marches, pourra nous indiquer sur l'identité des compagnons de la victime.



L'ENTREVUE DE LA SERVEUSE

Dominic Bienvenue, qui était parti s'informer auprès des ambulanciers, revint quelques instants plus tard avec un rapport sur l'état de la jeune serveuse :



- Elle n'est pas gravement blessée. Elle a quelques contusions, mais rien de cassé. Elle s'appelle Emmanuelle Lyrette. Il ne faut pas y aller trop fort avec elle, elle est encore sous le choc.

Elle les attendait à une des tables du rez-de-chaussée, un bol de café au lait entre ses mains tremblantes. Elle était menue, fine et délicate avec les cheveux bruns coupés courts. Ses yeux trop grands, d'un brun brillant comme le bronze, lui donnaient un air innocent. Flamel s'assit devant elle, les autres à des tables adjacentes. Elle leur offrit un faible sourire. Julie Bessette d'un ton attendri entama la conversation :

- Bonjour Emmanuelle, je suis la détective Julie Bessette. Mes collègues sont le lieutenant Dominic Bienvenue, de la police de Montréal comme moi, ainsi que le sergent Philippe Pèlerin et Joseph Flamel, de la SQ. Ce qui vous est arrivée aujourd'hui est très troublant. Nous le comprenons et nous aimerions savoir si vous pouvez nous aider à capturer celui qui vous a fait ça.

Emmanuelle les salua d'un hochement de tête et, en replaçant une mèche de cheveux, dévoila un avant-bras qui avait déjà pris une couleur bleu-noir suite à la chute dans l'escalier. Philippe ne put s'empêcher de sursauter à la vue du bras et ses mâchoires se serrèrent de colère. Il n'aimait pas qu'on s'attaque brutalement aux innocents. La serveuse le remarqua :

- Les ambulanciers m'ont dit que j'ai été très chanceuse dans ma chute. J'aurais pu y rester.

Son ton se durcit lorsqu'elle conclut :

- Je vous dirai tout ce que je sais afin que vous capturiez le salaud qui m'a fait ça.

Joseph Flamel, avec un ton doux et paternel, intervint :

- Votre participation, mademoiselle, est primordiale pour notre enquête. Vous devez savoir que votre agresseur est aussi un suspect dans le meurtre de monsieur Sanschagrin.

À ces mots, elle fondit en larmes. Le lieutenant Bienvenue enchaîna :

- Nous savons que c'est beaucoup d'émotions fortes pour une seule journée, Emmanuelle, mais vous êtes la seule qui a bien vu le visage du fugitif. Avec votre aide, nous le mettrons derrière les barreaux et il ne pourra plus vous atteindre. Comptez sur nous.

Julie Bessette hocha vigoureusement la tête d'approbation et cela détendit un peu la serveuse. Elle reprit alors le contrôle sur ses émotions :

- Comment pouvez-vous simplement dire « suspect »? Regardez ce qu'il m'a fait en se sauvant après avoir assassiné ce pauvre Victor!

Tous se demandaient alors les liens qui unissaient cette serveuse et la victime. Joseph Flamel posa alors la question :

- Connaissez-vous bien monsieur Sanschagrin? Victor comme vous l'appellez?

Elle lui répondit les yeux pleins d'eau :

- Autant qu'une serveuse peut connaître un habitué de son restaurant qui a toujours été très charmant et attentionné avec le personnel de cet établissement. Il passait plus de temps ici que nous-même. Je crois qu'il n'allait pratiquement jamais à son bureau. Oh! pauvre Victor... Pourquoi lui a-t-il fait ça?

Elle se remit à pleurer. Joseph Flamel lui demanda d'une voix douce :

- Que pouvez-vous nous dire sur les événements qui se sont déroulés aujourd'hui?

Emmanuelle Lyrette sécha ses larmes à nouveau :

- Je suis arrivée au café avant son ouverture. Je devais quitter plus tôt aujourd'hui afin d'aller voir mon grand-père malade du cœur à l'hôpital. J'ai déjeuné ici et Victor fut mon premier client de la journée. Il paraissait nerveux.

Philippe Pèlerin intervint :

- Pouvez-vous nous en dire plus sur cette nervosité?

La serveuse réfléchit :

- Victor semblait troublé ce matin. Il n'avait pas l'air d'avoir bien dormi et son sourire habituellement chaud ne touchait qu'à peine ses lèvres. Il était absent et distant. Mes collègues pourront vous confirmer mes propos.

Joseph Flamel hocha la tête avec assurance ne mettant pas en doute la parole de la jeune femme et l'encouragea à continuer. Ce qu'elle fit :

- Donc, Victor est arrivé à 8 h 30 ce matin et, contrairement à son habitude, attendit son invité avant de prendre son premier café. Vers neuf heures, il fut rejoint par une femme très distinguée et jolie pour son âge. Je ne la connaissais pas. Elle était grande et rousse avec des yeux bleus éclatants. Elle devait avoir dans la fin quarantaine. Elle prit une tasse de notre meilleur café et lui son café

habituel. Ils discutèrent cordialement et respectueusement pendant un temps et elle le quitta vers dix heures trente. À ce moment notre « rush » du midi commençait. Je ne vis donc pas l'arrivée de mon agresseur.

D'un même mouvement, Philippe et Joseph inspectèrent chacun de leur côté le cellulaire et le portefeuille de la victime. Emmanuelle enchaîna :

– Victor me héla pour commander du café et le jeune homme en prit aussi une tasse vers onze heures. Ils étaient dans une vive discussion et j'ai remarqué que le compagnon de Victor était agressif. Il parlait fort et avait des propos qui troublaient Victor au plus haut point. Je ne le revis de près que lorsqu'il m'a poussée en bas de l'escalier. Il devait être midi. Pauvre Victor...

Julie Bessette posa une question à son tour :

– À quoi ressemblait précisément votre agresseur?

Les yeux d'Emmanuelle durcirent de colère et elle le décrivit :

– Il était de taille moyenne, avait les cheveux bruns coupés très courts et des yeux bruns. Il portait une barbichette et était vêtu d'un sarrau blanc de médecin.

Philippe Pèlerin avait trouvé ce qu'il cherchait dans le téléphone cellulaire de la victime et le lui tendit :

– Est-ce lui?

L'écran présentait une photo de Victor Sanschagrïn et d'un homme en sarrau tout sourire. Victor serrait l'autre dans ses bras avec peu d'enthousiasme. Le jeune homme tenait entre ses mains un diplôme. On pouvait y lire clairement son nom : Victor jr Sanschagrïn. Emmanuelle confirma leurs doutes en hochant vigoureusement la tête :

– Oui, c'est bien lui.

Joseph Flamel sortit du portefeuille de la victime une carte d'affaires qu'il présenta à Philippe :

– Le sarrau non pas d'un docteur, mais bien d'un pharmacien.



V I C T O R J R S A N S C H A G R I N

Suite à l'interrogatoire de la serveuse, Philippe et Joseph se séparèrent des deux détectives de la police de Montréal. Julie et Dominic allèrent donc au poste pour lancer un avis de recherche sur Victor jr. Philippe et Joseph prirent de l'avance et se dirigèrent vers la pharmacie dont il était le propriétaire.

Elle était située sur une des artères principales tout près du mont Royal et de son parc. En cette fin d'après-midi, ils la trouvèrent peu achalandée. Ils ne distinguèrent personne au comptoir de service à l'arrière et Philippe présenta son badge à la jeune caissière d'origine italienne qui était près de la porte. Il lui demanda :

– Bonjour madame. Philippe Pèlerin de la Sureté du Québec. Nous aimerions nous entretenir avec votre patron, monsieur Sanschagrïn. Savez-vous où nous pouvons le trouver?

Elle leur répondit en français mais avec un accent italien mélangé avec de l'anglais :

– Désolée, je ne l'ai pas vu de la journée...

Son regard fuyant ne trompa pas les deux hommes et Joseph Flamel, se déplaçant vers l'arrière de la boutique, ajouta :

– Soit. Allons voir à l'arrière si nous ne trouvons personne pour nous renseigner...

La femme tenta alors de les retenir :

– Non messieurs, c'est inutile, il n'y a personne d'autre.

C'est à ce moment qu'un chahut provenant du fond de la pharmacie, suivi d'un hoquet de surprise, attira l'attention des deux hommes. Du comptoir à l'arrière dépassait une tête hébétée que Philippe et Joseph reconnurent immédiatement. Le sergent porta aussitôt la main vers son revolver et dit d'un ton autoritaire :

– Monsieur Victor jr Sanschagrïn, nous aimerions vous poser quelques questions concernant une altercation vous concernant et le meurtre de votre père qui a eu lieu plus tôt aujourd'hui.



Les traits du visage de Victor jr passèrent de la surprise au désespoir le plus complet. Le regard du pharmacien se durcit alors, ce qui ne plut pas à Philippe. D'un bond, il décampa et disparut par la porte arrière. Philippe et Joseph s'échangèrent un regard lourd de sens et le jeune sergent partit au pas de course à la suite du fugitif en marmonnant :

– Merde! Ça me prenait bien ça aujourd'hui...

La porte d'accès du comptoir étant trop loin, Philippe sauta par-dessus et tomba lourdement sur ses pieds. Il ne mit qu'une fraction de seconde pour reprendre l'équilibre et repartit à la suite du fuyard.

D'un coup d'épaule, il enfonça la porte arrière de la pharmacie et se retrouva dans une ruelle. Son regard perçant entrevit à la toute dernière seconde la jambe de Sanschagrin qui disparaissait derrière un coin de la rue. Il était moins une. Il rejoignit le carrefour en moins de cinq enjambées et vit le fugitif qui jetait un regard en arrière. L'apercevant, Victor jr redoubla d'ardeur. Même si le suspect était jeune et en relativement bonne forme physique, l'entraînement intensif de Philippe, qui participait à un marathon annuellement, lui permirent de le rattraper aisément.

Quand il fut à sa hauteur, Philippe le somma de s'arrêter mais le pharmacien tenta de le repousser d'une main. Philippe ne rata pas cette chance. Il lui prit le poignet en plein vol, tira et immobilisa le bras de Sanschagrin en pleine course. D'une simple torsion, le bras se tendit dans un angle qui devenait inquiétant. La douleur stoppa net la course du fuyard qui lâcha un cri de désespoir. Profitant du moment, Philippe le renversa et l'immobilisa sur le ventre, les bras dans le dos. Il lui passa les menottes. Haletant, il réussit à dire d'un seul souffle :

– Monsieur Victor jr Sanschagrin, vous êtes en état d'arrestation pour voies de fait, délit de fuite, entrave à la justice et êtes soupçonné du meurtre de votre père, Victor Sanschagrin. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

Victor jr cessa alors de se débattre et se mit à sangloter :

– Alors, c'est bien vrai... Mon père est mort...

Joseph Flamel choisit cet instant pour arriver. Il trottait et sourit lorsqu'il vit Philippe et sa proie :

– Enfin je vous retrouve. Belle prise mon Philippe!

Voyant le désespoir dans les sanglots du pharmacien menotté, son sourire disparut et, oubliant les mains attachées, il lui tendit son mouchoir de poche :

– Pauvre jeune homme. Il vous en est arrivé des péripéties aujourd'hui. La plupart de celles-ci tendent à vous porter coupable de nombreux crimes. Voulez-vous profiter de quelques instants pour nous raconter votre version des faits?

Victor jr hocha la tête. Le vieux limier enchaîna :

– Si vous nous promettez d'agir convenablement, mon collègue se fera un plaisir de vous détacher.

Il hocha de nouveau la tête. Le sergent voulut émettre une objection mais un regard de son beau-père le fit obtempérer. Victor jr Sanschagrin put alors prendre le mouchoir tendu par Flamel et essuya ses larmes. Ses yeux étaient rouges et son corps secoué de tremblements nerveux. Soit il était un excellent acteur, soit il était vraiment ébranlé par ce que lui avait réservé cette journée jusqu'à présent. Alors qu'ils retournaient tous les trois à l'intérieur de la pharmacie, Philippe s'assura de déposer une main lourde sur l'épaule de l'homme, à moitié pour l'empêcher de fuir ou de s'effondrer, il ne put le dire avec certitude.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvèrent dans le bureau du pharmacien. Joseph était assis en face de Victor jr. Philippe était debout appuyé sur le cadre de la porte, les bras croisés. Il bloquait ainsi l'unique accès de la pièce. Joseph Flamel servit une tasse de café fumant au pharmacien. Il entama la conversation :

– Un bon café noir comme vous l'aimez. Ça vous réchauffera et vous redonnera courage.

Surpris, le jeune homme haussa les sourcils :

– Mais comment connaissez-vous mes goûts en café?

Joseph Flamel balaya la question du revers de la main et enchaîna :

– C'est sans importance, monsieur Sanschagrin. Racontez-nous plutôt votre journée et ce qui vous a motivé à vous rendre au café Le Saumon Voyageur ce matin?

Victor jr but une longue gorgée du café, lâcha un profond soupir et débuta :

– Vous savez, les relations avec mon père n'ont pas été faciles. En fait, nous n'avons jamais été d'accord sur rien. Mes études en pharmacie étaient pour lui une insulte. En poursuivant ma voie, j'allais faire partie de ces gens de la droite qui ne sont motivés que par des motifs pécuniaires. Je tachais sa belle réputation d'intellectuel gauchiste qu'il bâtissait depuis 20 ans. Vous voyez où je veux en venir?

Ses deux interlocuteurs acquiescèrent. Encouragé, il continua :

- Tout ça, c'est sans compter sur nos disputes quant à son style de vie plus... libertin que la moyenne. Ce n'est pas qu'il n'aimait pas ma mère, mais il ne s'empêchait pas d'avoir du bon temps. Sa position de professeur d'université lui donnait accès à un bassin important de très jolies jeunes femmes. Ça lui servait d'inspiration pour les histoires à l'eau de rose qu'il se plaisait tellement à écrire. Il osait appeler ça de la recherche. Je ne vous fais pas dire que ma mère n'a pas toléré ces écarts une seule seconde. Ils sont divorcés depuis maintenant 15 ans.

Curieux de la tournure des événements, Joseph Flamel le questionna :

- Il vivait donc le récit même de ses romans d'amour, intéressant! Et comment votre mère a-t-elle pris la chose?

Un rictus triste se dessina sur le visage de Victor jr :

- Comment l'imaginez-vous? Vraiment, vraiment mal au début. Ma mère est une femme très distinguée voyez-vous? Elle n'a donc jamais rien laissé paraître, mais son amour s'est transformé en haine au début de tout ça. Je crois que cette haine a fini par devenir indifférence avec les années. J'imagine qu'elle a toujours considéré mon père comme un enfant qui avait eu trop peur de grandir.

Philippe, ramenant la discussion sur le sujet qui les occupait réellement, demanda :

- Est-ce que c'est ce qui vous a motivé à aller voir votre père aujourd'hui?

Les yeux de Victor jr Sanschagrín s'emplirent d'eau à nouveau, mais il se contint :

- C'est lui qui m'a appelé la semaine dernière pour que l'on se rencontre aujourd'hui. Il m'a annoncé qu'il voulait que l'on discute de ma mère et de leur relation. J'ai accepté de le rencontrer et je peux vous affirmer que j'étais prêt à lui dire ma façon de penser. Et je l'ai fait! Mais de là à le tuer... JAMAIS!

Sa tristesse maintenant transformée en colère, Joseph Flamel lui tapota le bras et il se calma :

- Racontez-nous votre rencontre de ce matin?
- Il ne semblait vraiment pas dans son assiette. Il était très pâle et semblait malade. Je tiens à vous mentionner que mon père souffre de la maladie de Crohn, une maladie d'intestin qui s'avère douloureuse par moment. Je n'étais donc pas surpris qu'il fut si mal

en point. Nous nous sommes à peine dit bonjour. Nous avons commandé nos cafés et il m'a mentionné qu'il voulait retourner avec ma mère, car elle était la seule qui l'avait vraiment rendu heureux.

Honteux, Sanschagrín hésita avant de continuer :

- Je me suis alors emporté et j'ai vidé mon sac. Je lui ai dit ses quatre vérités, à quel point il était égoïste. Quelle misère il nous a fait vivre à ma mère et moi. Tout ce temps, il a encaissé ce que je disais sans réagir. Quand j'ai cessé de voir rouge, je me suis rendu compte qu'il était... immobile. J'ai pris son pouls, il n'en n'avait plus. J'ai paniqué. On allait sûrement m'accuser de sa mort et je me suis sauvé en bousculant cette pauvre fille dans les marches. J'espère qu'elle n'a rien de grave...

Il se prit la tête entre les mains. Joseph Flamel conclut :

- Ne vous inquiétez pas trop pour elle. Elle s'en sortira sans séquelle. En ce qui a trait à votre récit des événements, l'autopsie nous en dira beaucoup. Aux fins de notre enquête, nous aimerions que vous nous accompagniez à la morgue.

Philippe s'avança et lui mit une main ferme sur l'épaule. Victor jr Sanschagrín se leva et se laissa guider docilement vers la voiture.



À LA MORGUE

Victor Sanschagrín senior reposait sur la table de travail de la médecin légiste Karyne Chevalier. Elle venait de terminer son autopsie. Il était vingt-trois heures et les résultats toxicologiques venaient d'arriver. Grande blonde dans la jeune trentaine, cela faisait deux ans qu'elle était à l'emploi du bureau du coroner. Elle avait déjà eu l'occasion d'assister Philippe Pèlerin et Joseph Flamel dans une autre enquête six mois auparavant. Elle ne fut donc pas surprise de voir le petit homme arriver quelques instants après qu'elle ait fait son rapport à son supérieur. Elle appréciait travailler avec lui. Il était toujours courtois et à l'écoute.

Le vieil homme entra le premier et d'un geste de la main invita Victor jr à passer devant lui. Philippe fermait la marche. La vue du corps de son père fit blêmir le fils. Muet d'émotion, il hocha la tête pour identifier son paternel. En s'approchant du cadavre, Flamel invita du regard la médecin légiste à commencer son rapport :



– Monsieur Sanschagrïn est bel et bien la victime d'un meurtre. Il a été empoisonné par ingestion de colchicine qui se retrouvait dans le café que nous avons analysé. L'immense quantité de sucre que contenait le breuvage a pu cacher le goût du...

Elle fut interrompue par une exclamation étonnée de Flamel :

– Colchicine, mais c'est le médicament contre la goutte!

Karyne Chevalier, qui connaissait les manières peu orthodoxes de travailler du petit détective français, acquiesça et enchaîna avec la description de ses autres découvertes :

En effet, mais on utilise aussi cette substance dans le traitement de maladies du cœur, comme la péricardite récurrente.

Philippe la questionna :

– Docteur, la victime souffrait-elle du cœur?

– À première vue non. D'où la théorie de l'empoisonnement à l'aide de cette substance. Elle a dû être mise en poudre pour en faciliter la dissolution. Il faut savoir que l'ingestion d'une grande quantité de ce médicament est mortelle rapidement et a des effets violents sur la victime : nausées, douleurs abdominales, paralysie. Il est décédé en moins de deux heures suite à l'ingestion.

Elle regarda alors Victor jr d'un air suspect et dit :

– Des symptômes très flagrants et difficiles à ne pas remarquer pour lui-même ou par quelqu'un qui discute avec lui.

Le fils ignora les suppositions des propos de la médecin légiste et lui répondit :

– Il souffrait de la maladie de Crohn. Nous avons donc vécu tous les deux longtemps avec l'apparition occasionnelle de symptômes semblables à ceux que vous nous décrivez. J'avoue que lors de notre entretien, il a manifesté un certain malaise mais nous n'en avons pas fait grand cas.

Réalisant ce qu'il venait de dire, ses yeux se remplirent d'eau à nouveau :

– Il est mort de mon insensibilité à détecter sa détresse...

Joseph Flamel le réconforta et demanda à Karyne Chevalier :

– Docteur, est-ce que ce qu'il vient de dire fait du sens pour vous?

Toujours soupçonneuse, elle hocha la tête :

– Oui c'est probable. À voir ses intestins, on remarque qu'il pouvait souffrir de cette maladie. Et ses symptômes sont en effet semblables à ceux du poison qui l'a tué.

Joseph Flamel avait eu les réponses qu'il était venu chercher. Regardant la médecin légiste, il compléta :

– Merci beaucoup docteur pour votre analyse, toujours aussi efficace et précise. Pour vous rassurer sur la culpabilité du fils, sachez que monsieur Sanschagrïn junior était très loin du café lorsque le poison a été glissé dans le café de son père. Il est donc innocent du crime.

Victor jr Sanschagrïn soupira de soulagement. Flamel, continua :

– Vous voilà donc un homme libre mon cher! Pour la continuité de notre enquête, nous aurions besoin d'une certaine quantité du médicament/poison. Pensez-vous pouvoir nous la fournir?

– Tout ce que vous voudrez monsieur Flamel.

– Excellent! Nous savons que l'assassin de votre père devait TRÈS bien le connaître pour choisir un poison autant adapté à sa condition et à ses habitudes. J'aurais donc une dernière question pour vous mon cher monsieur et nous pourrions continuer notre enquête. Est-ce que votre mère porte le rouge à lèvres Gina de Guerlain?

– Je crois que oui, pourquoi?

– C'est donc elle que nous irons rencontrer demain à la première heure. Mon intuition me dit que c'est elle qui a laissé la marque sur la tasse de café de la personne qui vous a précédé.



L'ÉPOUSE DE LA VICTIME

Chantal Larose les accueillit chez elle le lendemain à neuf heures trente précises pour un café. Elle avait appris le meurtre de son ex-mari aux nouvelles et trouvait normal que des inspecteurs de la police viennent l'interroger.

Lorsqu'elle leur ouvrit la porte de son condo dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, elle était élégamment vêtue d'un pantalon beige et d'une blouse Christian Dior verte qui rehaussait l'éclat de sa chevelure rousse. Un sourire triste était dessiné sur ses lèvres écarlates et parfaites. Joseph Flamel et Philippe Pèlerin se présentèrent et elle les invita à entrer.



Composé d'une grande pièce comprenant le salon, la salle-à-manger et une cuisine dernier cri, d'une chambre et d'une salle de bain au fond, le condo était décoré avec goût et classe. Elle les pria de s'asseoir au salon et alla préparer les cafés dans la cuisine. Les divans de cuir blanc n'étaient pas particulièrement confortables. Les deux hommes attendirent patiemment qu'elle leur apporte à chacun un allongé et qu'elle prenne place devant eux pour entamer la discussion. C'est Philippe qui, sans avoir touché à son café, débuta l'entretien :

– Nous vous remercions de votre hospitalité Madame Larose. Vous savez pourquoi nous sommes ici?

Elle acquiesça. Il continua :

– Nous avons quelques questions à vous poser et nous aimerions que vous nous aidiez à les éclaircir. C'est concernant le meur...

Il fut interrompu par une exclamation de Joseph Flamel qui venait de goûter au café :

– Magnifique! Vous avez des goûts exquis madame. Votre café est divin, le décor de vos appartements est élégant et votre tenue vestimentaire digne d'une carte de mode. Votre rouge à lèvres madame, est-ce que je me trompe ou est-ce bien le fameux Gina de Guerlain?

Chantal Larose ne cilla qu'un instant et reprit rapidement contrôle de ses moyens.

– Vous avez l'œil, monsieur Flamel. Mais j'imagine que vous n'êtes pas ici pour parler de mode avec moi.

Philippe, qui n'avait pas apprécié se faire couper la parole, lança un regard dur à Flamel et répondit à Chantal Larose :

– Vous avez raison madame. Nous sommes ici pour le meurtre de votre ex-mari, mais la question de mon collègue est pertinente. Nous avons trouvé ce type de rouge à lèvres sur une des tasses présentes sur les lieux du crime. Que pouvez-vous nous en dire?

– J'étais en effet là-bas en début de journée. Victor m'a invitée pour que nous discutons.

– Pourriez-vous nous mentionner le sujet de votre échange?

– Eh bien, il me faisait la cour. Il voulait que nous revenions ensemble. Selon lui, il n'avait été heureux qu'avec moi et il voulait changer son destin. Il était même prêt à arrêter d'écrire ses romans d'amour qui ont détruit notre union et qui étaient l'image même de sa vie pathétique de tricheur et de menteur. Tout ça pour être à nouveau avec moi. J'avais gagné le gros lot.

Flamel intervint :

– Et qu'avez-vous répondu, madame?

Un rictus se dessina sur ses lèvres avant qu'elle ne réponde :

– Je l'ai laissé parler. Une fois qu'il eut terminé, je lui ai dit ma façon de penser en une phrase très claire : Victor, laisse tomber, tu es mort pour moi. Pour tout vous avouer, je ne croyais pas que ça allait arriver aussi tôt.

Philippe lui demanda :

– Est-ce un aveu, madame?

Elle éclata de rire :

– Je crois, messieurs Flamel et Pèlerin, que vous vous méprenez sur le sens de mes propos. Jamais je ne serais retournée avec cet homme. Jamais. Mais de là à le vouloir mort... En fait, ça m'était et ça m'est encore totalement indifférent.

Philippe décida d'expliquer la situation :

– Votre ex-mari a été empoisonné par son café, madame. Il l'a été à l'aide d'une substance que l'on appelle colchicine. C'est un médicament qui, s'il est pris en trop grande quantité, est mortel. Sur place, nous savons que Victor Sanschagrin a rencontré deux personnes : votre fils et vous, son ex-femme. Ça ne peut être votre fils, car il n'était pas encore arrivé lorsque Victor a ingéré le poison. Vous êtes donc le seul suspect sur les lieux du crime et vous aviez un mobile : la vengeance. De plus, tout dans le choix du poison pointe vers un meurtrier qui connaît très bien la victime. Les effets du poison sur le corps sont semblables à ceux de la maladie de Crohn qu'avait votre ex. De plus, afin de masquer le goût particulier du poison, le meurtrier devait savoir que Victor aimait son café très sucré et l'a utilisé contre lui pour l'assassiner. Je le répète, l'assassin devait TRÈS bien connaître sa victime pour trouver une arme du crime aussi bien adaptée à son œuvre.

Le visage de la femme avait perdu toute couleur et elle ne souriait plus. L'angoisse avait brisé la confiance de ses traits. Elle ne disait plus rien. Philippe Pèlerin se leva en sortant ses menottes :

– Madame Chantal Larose, je vous demanderais de nous suivre au poste afin que nous continuions cet interrogatoire, vous aurez le droit à un avocat si vous le désirez.

Il fut retenu par Flamel qui venait de lui prendre le bras avec fermeté. Le détective français s'écria :



– Ah! Philippe, vous êtes un génie... Répétez ce que vous venez juste de dire.

Philippe, confus, s'exécuta :

– Euh... Madame Chantal Larose, je vous demande...

– Non! Non! Avant, juste avant!

– Je le répète, l'assassin devait très bien connaître sa victime pour trouver une arme du crime aussi bien adaptée à son œuvre.

Joseph Flamel palpait d'excitation :

– Exactement Philippe, exactement. Maintenant j'ai tout compris! Qui pouvait aussi bien connaître les conditions de la victime et ses goûts exécrationnels en matière de café... QUI?

Il s'élança vers la sortie. Philippe Pèlerin, peu convaincu, laissa Chantal Larose seule et le suivit au pas de course.



R É V É L A T I O N S

Philippe Pèlerin et Joseph Flamel arrivèrent à midi au café Le Saumon Voyageur. Ils étaient accompagnés du lieutenant Dominic Bienvenue et de la détective Julie Bessette. Flamel avait insisté pour que Philippe contacte leurs homologues de la ville de Montréal afin qu'ils les rejoignent pour mettre un peu plus de lumière sur cette affaire. C'est le lieu du crime qui allait leur donner les morceaux manquants du puzzle. Après l'appel, il demanda à Philippe de le conduire à la pharmacie Sanschagrin, car il devait faire une emplette avant de se rendre au café au nom si étrange.

Perplexe quant aux raisons de leur retour sur les lieux du crime, Dominic Bienvenue et Julie Bessette avaient du mal à contenir leur nervosité et leur impatience. Joseph Flamel n'avait rien voulu leur dire, leur promettant que tout deviendrait limpide dans quelques minutes.

Malgré une heure du dîner habituellement bonne pour les affaires, il y avait peu de clients cette journée-là. Le lendemain d'un meurtre au cœur même de l'établissement ainsi que les banderoles jaunes de la police encore visibles de l'extérieur n'aidaient en rien le désir des clients d'y entrer pour prendre un bon repas.

Ils venaient à peine de pénétrer dans le café qu'ils aperçurent Emmanuelle Lyrette qui, ayant terminé sa journée de travail, s'apprêtait à sortir. Joseph Flamel l'interpella :

– Ah! mademoiselle, quel plaisir de vous revoir. J'avais justement une ou deux questions à vous poser pour conclure cette affaire qui nous attriste tous. Vous vous rappelez mes collègues?

Il fut accueilli par un sourire relativement froid de la part de la serveuse. Mais elle les salua tous d'un hochement de la tête. Elle lui répondit :

– Ça me ferait bien plaisir monsieur Flamel, mais mon grand-père est très malade et je dois absolument me rendre à l'hôpital...

Elle tenta d'esquiver le groupe et de sortir du café, mais Joseph Flamel s'interposa et lui mit une main douce, mais ferme sur le bras.

– Je suis conscient de vos besoins, mais cela ne prendra qu'un moment. De plus, vous apprécierez le fait que nous avons retrouvé l'homme qui vous a si brutalement bousculée hier.

Elle hésita avant de répondre, mais ne tenta plus de quitter le café.

– C'est bien fait pour lui! Pour les questions, je vais devoir vous demander de faire ça rapidement, si cela vous convient.

Joseph Flamel hocha de la tête :

– Pas plus de cinq minutes, je vous le promets.

Elle se détendit alors un peu et se laissa mener vers une table du café où les policiers prirent place. Flamel demanda à la détective Bessette de présenter les faits connus sur le meurtre de Victor Sanschagrin. Elle commença :

– Eh bien, comme vous le savez tous, monsieur Victor Sanschagrin a été assassiné par empoisonnement hier. Ce que vous ne savez sûrement pas Emmanuelle, c'est qu'il a été assassiné par une substance que l'on appelle colchicine, un médicament très puissant.

Flamel se tourna alors vers Dominic Bienvenue.

– Et que connaissons-nous de la victime, lieutenant?

– Nous savons qu'il avait cinquante-deux ans, qu'il enseignait la littérature à l'université d'à côté et qu'il était populaire comme auteur de littérature romantique.

– Précisément, lieutenant. Et ces histoires étaient autobiographiques aux dires de son fils et de son ex-femme... Le pauvre intellectuel prisonnier d'un mariage sans amour et qui tombe sous le charme d'une jeune et belle étudiante aventurière. C'est tellement cliché que c'est un peu pathétique, vous ne trouvez pas?

Tous les interlocuteurs de Flamel hochèrent la tête. Il continua :

– Alors prenons quelques instants pour réfléchir, à la lumière de ce que nous savons jusqu'ici, au récit de la fin de Victor Sanschagrin. Il a dit à son fils et à sa femme qu'il en avait fini de sa vie de dandy et qu'il voulait rentrer au bercail, dans sa famille. Imaginons maintenant qu'il ait décidé de couper les ponts avec sa dernière maîtresse pour son ancienne femme et que la première l'ait appris. Jalouse à en tuer, cette dernière, qui connaissait très bien sa condition avec la maladie de Crohn, n'avait qu'à trouver le poison idéal et faire accuser son ex-femme pour obtenir une vengeance totale...

Dominic, Julie et Emmanuelle se redressèrent, interloqués. Julie prit la parole :

– Mais monsieur Flamel, votre histoire ne tient pas la route! Vous nous décrivez un roman savon de mauvais goût.

Joseph Flamel sourit :

– Seulement si j'ai tort, détective. Seulement si j'ai tort. Laissez-moi poser ma première question à mademoiselle Emmanuelle. Étiez-vous l'amante de Monsieur Sanschagrin?

Tout le sang se vida d'un coup du visage d'Emmanuelle Lyrette. Elle allait dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Flamel enchaîna :

– Deuxième question pour vous, mademoiselle : vous nous parliez à l'instant que votre grand-père souffrait du cœur depuis de longues années, souffre-t-il de péricardite récurrente?

Emmanuelle reprit de la contenance et répondit :

– Oui, mais je ne vois pas le rapport avec...

– Oh! mais jeune fille, cela a rapport, cela a rapport! Vous voyez, la péricardite récurrente est traitée à l'aide d'un médicament que l'on appelle colchicine. La substance même qui a servi à empoisonner la victime, Victor Sanschagrin, votre amant!

Julie Bessette et Dominic Bienvenue se levèrent d'un bond, indignés. Dominic prit la parole :

– Flamel! Vous portez de graves accusations. Avez-vous des preuves de ce que vous avancez?

Un sourire de satisfaction que seul Flamel vit se dessina sur les lèvres de la jeune femme. Le vieux limier ignora la question du lieutenant et continua :

– Afin de diluer correctement la substance et de la faire passer incognito dans le breuvage de la victime, son assassin devait avoir réduit en poudre les comprimés de colchicine. Mais surtout, elle devait connaître exactement son goût pour le café très sucré. Philippe m'a fait réaliser ce matin qu'il n'y a qu'une seule autre personne qui peut aussi bien connaître les goûts en café de la victime. Il s'agit de la personne qui le lui sert à chaque matin. Sa serveuse qui a été sa dernière amante. Vous, mademoiselle Lyrette.

La détective Bessette se fâcha :

– Ce que vous dites ne prouve absolument rien, Flamel. Vous causez du tort à cette jeune femme.

Joseph Flamel, inébranlable, conclut en sortant de sa poche un contenant de pharmacie transparent qui contenait de la poudre :

– Ah, mais je détiens l'arme du crime avec les empreintes qui incrimineront Emmanuelle Lyrette.

Un silence de mort tomba sur le groupe. Plus personne ne parlait. Emmanuelle tremblait, confuse. Elle jeta un rapide coup d'œil en direction de l'étagère derrière la caisse enregistreuse. Joseph Flamel courut à l'endroit où le regard de la jeune femme s'était posé. Il chercha, rapide comme un renard, et finit par trouver derrière le micro-onde un contenant de médicament qui contenait de la poudre.

Triomphant, il revint vers le groupe, la véritable arme du crime enfin retrouvée. Philippe passait les menottes à la jeune femme. Son visage était désormais déformé par une rage bouillante. Elle s'était fait jouer et Joseph Flamel l'avait forcée à se trahir.

– Ce n'était qu'un salaud, un menteur comme vous. Il m'avait juré que nous serions heureux ensemble pour toujours. Il m'a trahie. Il méritait de crever et elle d'aller en prison pour me l'avoir volé. S'il n'était plus à moi, plus personne ne l'aurait. Je m'en suis assurée.

Encore sous le choc des révélations de l'assassin, Julie Bessette et Dominic Bienvenue s'excusèrent à Flamel pour ne pas lui avoir fait confiance et d'avoir douté de ses capacités à mener à bien cette enquête. Le vieil homme balaya du revers de la main leurs excuses et leur serra joyeusement la main. Ils quittèrent les lieux en emmenant



Emmanuelle Lyrette vers leur voiture. Ils saluèrent le vieux détective et son beau-fils avant de quitter Le Saumon Voyageur.

Joseph Flamel et Philippe Pèlerin étaient désormais seuls sur les lieux du crime et de l'aveu. Philippe prit alors la parole alors qu'ils sortaient du café au nom original :

- Vous avez vraiment pris un risque dans cette affaire en jouant la comédie de cette façon. Qu'auriez-vous fait si elle s'était débarrassée du poison, ou encore si elle avait vu juste dans votre mascarade et n'avait pas mordu à l'hameçon?
- Nous aurions continué notre enquête mon ami... Tout simplement.

